

# Lacan Quotidien



N° 893 – Jeudi 17 juin 2020 – 10 h 47 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Jouer sa partie

EN AVANT

**La tache à la tâche**

**(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs**

**L'École, le rêve et le sinthome par Fernando Vitale**



## La tache à la tâche

### (In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Le défi que relève Anaëlle Lebovits-Quenehen dans un essai dense intitulé *Actualité de la haine* (1) – le titre n’est pas sans évoquer *La Haine* de Mathieu Kassovitz il y a déjà un quart de siècle – est à la hauteur de l’enjeu : frayer une voie, dégager une zone entre la plaisanterie de barbare et le fantôme de pureté pour y installer cette question brûlante ; écrire au sujet de ce qui ne s’avoue pas, sinon dans le silence complice, car nul, s’il hait, ne va le proclamer, sauf à ce que le contexte l’y autorise, rendant sa passion légitime. Il y a, en effet, un « bien entendu » de la haine, qui s’oppose au malentendu de l’amour, et la haine se passe de la parole ou alors c’est qu’elle a partie liée avec ce dernier : « Va, je ne te hais point », mais justement, ce n’est pas de l’hainamoration que l’auteur veut nous entretenir. Son titre, déjà, révèle qu’il y a une actualité de la haine, et que c’est un problème, pour ceux qui savent, serait-ce confusément, que la haine est une affaire sérieuse. Certes elle l’était déjà, sérieuse, dans le privé des vengeances qu’elle fomenté – voyez *Le Roi Lear*. Oui, la haine fraternelle est au départ de la chute, elle est meurtrière. Oui la guillotine a tranché des têtes au nom de l’égalité et autant la République a marqué le bicentenaire de la Déclaration des droits de l’homme, autant elle a escamoté celui de 1793 – seul Rohmer a tenté de cadrer la chose, dans un film rarement reprogrammé. Or ce sont bel et bien des têtes au bout de piques, certes *in effigie*, qui ont agrémenté des défilés de manifestants l’automne dernier, signes d’un retour non analysé.

*Construction : 1, 2, 3, 4, + 1*

Le premier chapitre, intitulé « Tous égaux, tous rivaux », considère les tenants et les aboutissants de l’égalité lorsqu’elle dégénère en égalitarisme et les ravages engendrés par la caution que lui apporte la science. Le deuxième explore la suite des discours mémoriels, qui se chevauchent ou s’accordent ou s’opposent, n’étant pas moins rivaux

dans leur quête de prendre le pas les uns sur les autres pour former l'Histoire et justifier ainsi leur logique et leurs contenus. Constitués autour d'un trou – dire le vrai sur le vrai, nul ne le peut –, les plus récents qui informent notre actualité le sont autour d'un trou de mémoire spécifique, que l'auteur entend ne pas minimiser.

Le troisième chapitre, celui du milieu puisque le livre en compte cinq, fait le passage entre les deux premiers et les deux derniers, précise ce que sont les « ressorts intimes de la haine ». C'est une occasion pour les lecteurs qui n'en sont pas familiers d'éprouver la manière dont l'orientation lacanienne permet de traverser des préjugés et de saisir comment le plus intime s'ajoute au politique, en un court-circuit dont la passion de la norme peut faire le liant.

Déterminante pour la répartition des biens partageables, la haine se nourrit de la difficulté à laquelle chacun est confronté, qu'il le sache ou non : le noyau dur de ce qui ne se partage pas, quels que soient les masques dont il est revêtu. Le prêt-à-porter de la haine s'enracine dans le plus étranger, et la haine de l'étranger, dans le plus intime. D'où le sérieux du seuil de l'actualité, dont Anaëlle Lebovits-Quenehen nous dit qu'il est franchi. Aujourd'hui. Et que demain pourrait s'en ressentir.

Les deux derniers chapitres s'appliquent à des objets dont la définition n'est pas sans avoir varié et varier encore selon les époques. Le quatrième traite des juifs et aussi des femmes : deux ensembles ouverts, inconsistants en ceci que personne n'est à même d'en garantir la définition, sauf à l'ordonner par décret et régler les conséquences qui s'ensuivront pour quiconque ne ferait pas sien son énoncé. L'auteur penche pour les secondes à parler du féminin, rappelant que misogynie et misandrie consonnent en miroir. Quant aux premiers (ne voyez ici aucune préséance...), on sait combien leur définition a varié, et comment le nazisme a rebattu les cartes, au point que François Regnault, dans un petit livre dont l'exigence n'a d'égale que la discrétion (2) et qui est dûment référencé ici, a pu démontrer en bonne logique que personne ne pouvait s'excepter de la question antisémite.

Enfin... Lacan. Mais, me direz-vous, il était là depuis le début, et ce n'est pas faux, Anaëlle Lebovits-Quenehen ne faisant pas mystère de son choix de la psychanalyse énoncé dans le sous-titre de son ouvrage, « une perspective psychanalytique » ; mais qui dit psychanalyse n'a rien dit encore, et elle indique, chemin faisant, les étapes de sa réinvention par Lacan, puis, à sa suite, par Jacques-Alain Miller, qui a relevé avec quelques autres cet autre défi qu'est une École, élevant même l'École à la dignité d'un concept de la psychanalyse. Lacan, donc, dont chacun se débrouille comme il peut. Lacan, notre Autre ? notre objet *a* ? Tout cela sans doute, mais surtout un corpus de Séminaires et d'écrits, qui a résisté à sa résorption immédiate dans la culture, et un nom propre qui indexe une question éthique sur laquelle la science, lorsqu'elle marche main dans la main avec le capitalisme, n'est plus très regardante. La question juive, la question féminine, la question éthique... Trois facettes que la psychanalyse tient ensemble comme les trois pans d'une vérité que nul ne peut regarder en face.



## *Célébration*

Le point de départ du livre n'est pas différent de celui de *La Tache* que Philip Roth fit paraître en l'an 2000. Si Anaëlle Lebovits-Quenehen postule, à l'instar de Roth, que « la tache est en chacun », sa référence n'est pas tant liée à la fiction (ce superflu si nécessaire) qu'à l'expérience, crue en son propre du fait de son recours à la psychanalyse et de son choix décidé d'y engager l'aventure de sa vie, dans la dimension de son existence. Ce faisant, elle pourrait s'enfoncer dans la « pathologie de l'explication » qui hante un autre roman de Roth, *Némésis* [2012]. Entre le Charybde de la fascinante tache et le Scylla d'une ode au surmoi qui pousse à jouir toujours davantage, à jouir à mort comme le disait Fritz Zorn, auteur de *Mars* [1982], elle se voue à tirer un bord mince, modeste, esquisse la direction d'une tâche qui dépasse chaque « un-tout-seul » (3) et fait un pari sur le lecteur potentiel, l'invitant à y mettre du sien, dans la bonne compagnie possible d'autres comme lui, « épars désassortis » (4).

Comme elle démontre qu'elle le sait, elle n'aura pas tout dit, à la fin de ce texte. Elle aura été conséquente avec son choix premier, précoce, avec la détermination qu'il a fortifiée, avec la capacité de lecture qu'elle en a extraite, lecture qui s'est appliquée à son propre parcours analytique et qui s'applique aujourd'hui à ce joint peu exploré (ce n'est pas dire peu ressenti) entre la psychanalyse, champ qui résiste aux classifications et qui donc reste dérangeant c'est-à-dire vivant, et l'actualité de notre temps, tant il appert qu'il y a une politique issue de la psychanalyse.

## *Tournant*

Cet essai célèbre à sa manière le centenaire de la deuxième topique de Freud [1920], ce fameux « tournant » que les Américains n'ont pas pris, dont l'auteur éclaire les causes, avec précision. Au commencement de la seconde topique de Freud est le capital... pulsionnel. Or cette matière brute résiste à l'entreprise de la civilisation et à la capitalisation. La psychanalyse n'est rien d'autre que la chance que chacune, chacun peut parfois saisir de renouveler pour son compte l'alliance avec la parole, les langues, le langage, et d'en tirer les conséquences qui affectent le lien à l'autre. Au lieu que chacun exploite à fonds perdus la résistance qui le consume à son insu, il s'agit qu'il la situe, la façonne et l'entretienne comme son bien inaliénable, le plus précieux.

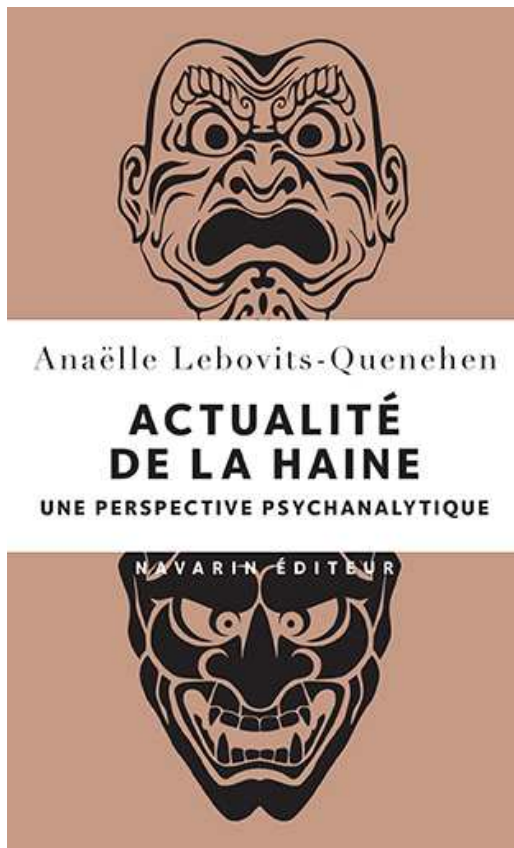
Au commencement (ou presque) de l'enseignement de J.-A. Miller est la reprise de ce que Freud a conceptualisé tantôt sous le chef du symptôme, tantôt sous celui de l'*Unheimlich* et qu'il a renommé avec Lacan l'*extimité*.

## *Pari*

Ce livre aura peut-être l'accueil fait aux livres de Freud : *shame and scandal*, et de surcroît, rien qu'on ne sût déjà et toujours et de tout temps – bel hommage que cette affinité avec le conte ou la fable, la vraie, qui est elle aussi de toujours et de tout temps. Et ce sont bien sa brièveté et sa simplicité qui permettent de situer ce livre dans le registre de l'extrême contemporain.

Au lieu de la « morale », on y trouve les fondamentaux d'une doctrine, référence qui contient ses propres références sans lesquelles elle ne serait pas, un aboutissement donc, un condensé, un concentré, et pas moins le tracé d'une nouvelle ligne de départ, visant 2022 et bien au-delà, c'est-à-dire ébauchant les lignes d'un programme d'action et de vie, dont chacun, quoi qu'il en ait, sera partenaire, engagé ou désengagé. Il est en ce sens une performance, entée dans un désir clairement et distinctement énoncé : un désir de démocratie, c'est-à-dire de gouvernance dans le respect des lois de la parole et du langage, l'amour de la langue y venant parfois de surcroît, ce qui fait le psychanalyste lacanien l'ami de la littérature et donc du roman au sens le plus originel du terme.

Rien de candide ici, l'auteur n'a pas fait le trajet qu'elle a fait pour ignorer que ces lois sont, comme les dix commandements, destinées à être bafouées, violées, et que les respecter et les faire respecter est une tâche infinie. Elle lit simplement que dans cet état de droit chacune, chacun peut jouer sa partie avec la chance, d'assumer son héritage et ses ressources et d'augmenter ainsi sa marge de manœuvre, pour ne pas ignorer le pire sans s'y fasciner et y sombrer.



---

1. Lebovits-Quenehen A., *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique*, Paris, Navarin, 2020. En librairie, notamment sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com) [ici](#).

2. Regnault F., *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.

3. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul » (2010-2011), enseignement prononcé au département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

4. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 573.

---



## **L'École, le rêve et le sinthome**

**par Fernando Vitale**

*Rébus*, la newsletter du Congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), a récemment publié deux nouveaux textes d'orientation : « Rêvons un peu » de Laurent Dupont et « Rêvons-nous toujours autant ? » de Angelina Harari (1). Tous deux soulignent que le rêve est, de toujours, un sujet d'une brûlante actualité, mais aussi qu'il s'agit de faire des questions que nous posent « Le rêve. Son interprétation, son usage dans la cure lacanienne » (2) une boussole fondamentale pour nous orienter justement ces jours-ci en temps de crise.

Je dois admettre avoir d'abord été saisi par un effet de perplexité : Retourner au rêve face au cauchemar qu'ici et maintenant nous vivons ? N'y a-t-il pas lieu au contraire de se réveiller un peu au lieu de continuer à rêver ? Un temps de réflexion plus tard : ce n'est pas par hasard que cette newsletter s'appelle *Rébus* ; il y a donc là, caché, une énigme à déchiffrer. Ma lecture minutieuse de ces deux textes me permet d'exposer ce que j'ai pu en extraire et, en effet, chacun peut y trouver quelques points de repère pour orienter notre travail.

Comme souvent, l'intérêt pour nous est de mettre au travail un manque de savoir, ce qui cause notre désir pour l'étude des questions posées, tant dans l'enseignement de la psychanalyse dans que dans sa pratique.

### *La contradiction de l'Un*

Concernant le réel qui nous affecte aujourd'hui sous le nom de coronavirus, il faudrait, selon l'analyse de L. Dupont, commencer par essayer de ne pas le comparer et d'éviter de céder à la facilité du réflexe bien humain qui conduit à le faire entrer dans une chaîne de rapports qui peut nous absorber dans une production constante de sens et de vérités forcément contradictoires : cela ne ferait que boucher précisément ce qui est le plus réel, le plus singulier de ce à quoi on s'est cognés. Pourtant, depuis l'apparition du coronavirus dans nos vies, nous sommes sollicités en tant que psychanalystes de réfléchir et de produire des textes sur le réel d'un événement qui sans aucun doute fait grand bruit. Petit problème. Comment s'en sortir ?

Serait-il possible que la seule réponse digne face au réel soit le silence ? D'après moi, non – au moins en tant que réponse valable pour tous les cas. Et cela essentiellement pour la raison que nous ne pouvons *a priori* être sûrs des sens qu'un tel silence pourrait véhiculer.

Cela ne signifie pas que je ne crois pas les propos de L. Dupont pertinents et décisifs. Y faire honneur exige de nous un travail d'élaboration. La décision de ne pas faire de comparaison suppose une prise de position éthique impliquant la position de l'analyste face à tout ce que nous appelons trauma, de manière à préserver pour chacun de ceux qui en sont affectés, justement leur dimension de Un, singulier et par conséquent incomparable.

Comparer suppose toujours d'entrer dans la logique du *Tout*. Comme l'a démontré Lacan, cette logique est à la base de la notion même de valeur (3) en tant que valeur d'échange et donc celle qui définit le domaine de ce qui est mesurable dans les termes de l'équivalent général phallique. Voilà pourquoi on dit que les comparaisons sont toujours détestables. Nous savons qu'avec l'entrée dans le domaine des comparaisons, la sphère de l'amour s'efface peu à peu irréparablement. Cette difficulté est manifeste dans les discours politiques entendus dernièrement.

Voici le problème que j'aimerais approfondir : si nous voulons nous orienter dans une direction qui soutienne ce que ce réel a d'incomparable, nous ne comptons pas avec un type de Un qui le nomme de telle manière que nous puissions assurer sa permanence, absolument seul et complètement séparé du registre du sens. Je ne crois pas que si au lieu de coronavirus, on le nommait Sars-cov2 ou Covid-19, le problème serait résolu. Pour guider la question dans cette Autre direction, nous ne comptons qu'avec le recours du signifiant et celui-ci, même à le réduire à un simple bruit, bon gré mal gré, véhicule toujours du sens.

Suivant l'enseignement de Lacan, au grand dam de ceux qu'il appelle *parlêtres*, si le réel se noue au signifiant Un, il est inévitable qu'il reste de structure immanquablement équivoque, sans loi, produisant donc un effet de référence, finalement toujours insaisissable. Le réel pour le parlêtre ne survient jamais hors sens, mais toujours comme un non-sens qui ne cesse jamais d'appeler du sens. Mais alors, qu'en faisons-nous? Commençons au moins à considérer que la contradiction sous-jacente à cette question n'est pas seulement celle de chacun d'entre nous, mais aussi celle de l'Un en tant que tel.

Après avoir écrit cela je m'aperçois que j'ai utilisé ce même titre « La contradiction de l'Un » pour mon témoignage de passe, exposé lors des Journées annuelles de l'EOL l'an dernier et commenté par Éric Laurent.

### *Le rêve, le délire*

Ensuite, L. Dupont fait allusion à la célèbre citation de Lacan à laquelle J.-A. Miller a consacré un cours entier : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » (4). Ce qui nous prend au dépourvu est que, loin de placer cette référence pour opposer le domaine du réel à celui du sens, il l'utilise pour citer le très frappant texte de Jean Daniel Matet « Convoqué ! » (5) : hospitalisé en service de réanimation avec mise sous respirateur suite à une infection par le coronavirus aux conséquences sévères, notre collègue témoigne d'un délire bâti en lui, à considérer non pas comme une simple construction de sens qui ne serait destinée qu'à voiler le réel en jeu, mais comme la manière – singulière et inventive – grâce à laquelle il a réussi à soutenir son imaginaire corporel face au risque de morcellement auquel il était soumis. Ce témoignage, qui est aussi celui du désir de l'analyste, éclaire un thème capital exploré par Lacan lors de son dernier enseignement.

Angelina Harari, quant à elle, fait référence à l'intervention de Fabian Naparstek traitant de la fonction de certains rêves relatés par quelques uns de ceux qui furent longtemps détenus dans les camps de concentration nazis, énoncés comme « rêvés comme s'ils étaient ailleurs » et expérimentés comme leur seul recours pour conserver leur identité de manière à faire face à l'horreur qu'ils traversaient (6). On peut penser que les rêves où « on est ailleurs » ont constitué la façon singulière que tel sujet a pu trouver pour soutenir un espace de vie qui, en même temps qu'inaccessible par le signifiant traumatique qui le poussait au réveil impossible, lui permettait de soutenir un imaginaire corporel – au sens qu'a exposé J.-D. Matet dans son texte.

Cette voie ouvrirait la perspective de considérer le rêve ni comme formation de l'inconscient à déchiffrer ni comme un bouchon-écran qu'il faudrait traverser pour réveiller définitivement au réel sans sens, mais plutôt, tel que Lacan l'a posé dans « La troisième » (7), comme une manière de nouer la *jouissance dans le corps* soutenant la consistance imaginaire face à l'intrusion de la *jouissance hors corps* véhiculée par le Un traumatique menaçant toujours de le morceler. Ainsi la recherche du *rêve-sinthome*, en tant qu'invention singulière et sans Autre soutenant le nouage des trois registres, s'ouvre à notre étude. Proposer cette référence au travail de notre communauté, notamment dans ce temps de crise, me semble d'une grande valeur clinique, politique et épistémique.

Que le signifiant ne puisse qu'introduire toujours de l'équivoque et du sens ne dit rien sur les recours dont nous disposons pour arrêter cette fuite et vers quel côté la conduire. Que visons-nous avec chacune de nos interventions sinon à introduire ce que nous appelons un effet d'interprétation ?

L'un de ces recours est celui soutenu par la logique du *Tout*, pourtant dans « Solitude des corps », Marie-Hélène Brousse (8) avance que, dans son dernier enseignement, Lacan pose que l'interprétation analytique – quand elle a son efficace – permet d'introduire un effet de signification vide qui de surcroît arrête et limite la fuite de sens, mais dans une autre direction.



Elle le fait – et là réside son effet poétique indicible – quand elle réussit à introduire une autre jouissance dans le corps irréductible à la mesure phallique. Cela porte à son paroxysme la question de ce que nous appelons le désir de l'analyste. Cependant, n'oublions pas les propos de Lacan : « c'est du pas-tout que relève l'analyste » (9).

### *Événement de corps*

Nous assistons, me semble-t-il, à un événement qu'aucun sens hégéliano-marxiste de l'histoire ne permettrait d'expliquer. Je ne parle pas précisément du virus. Voilà ce dont je parle : Qu'a provoqué l'arrêt abrupt de tout l'appareil destiné à la *production extensive du manque-à-jouir* (10), comme Lacan désigne le capitalisme ? Comment a-t-il été possible que des millions de personnes sur toute la planète donnent leur accord à l'appel au confinement ?

Cela m'a fait penser à un livre de François Jullien sur Mencius – une référence utilisée par Lacan tant dans le Séminaire VII que dans le XVIII. Dans *Fonder la Morale*, il soutient que, pour Mencius, la base de la morale se trouve dans ce qu'il nomme réaction viscérale face à un insupportable – dans nos termes un *événement de corps* –, dont un exemple paradigmatique est justement ce qui peut nous arriver dans le corps à la vision d'un enfant sur le point de tomber dans un puits. Pour le sage chinois : « La morale n'établit rien. Elle ne comporte ni mandats ni préceptes et n'est plus que cette prolongation, le déploiement de cette réaction » (11). Cette observation de Mencius peut nous être précieuse pour réfléchir sur un événement de corps qui maintient un lien avec autrui, mais ne le fait ni au nom de l'idéal ni au nom du père. Que cela arrive à beaucoup de personnes ne signifie pas que chacun ne joue pas sa partie, un par un.

Dans un autre texte sur la pandémie, « Les temps du virus » (12), M.-H. Brousse invente l'expression « solidarité des *uns-tout-seuls* ». Mais comment, une solidarité sans grand Autre ? Bel oxymore. Pourquoi ne pas penser qu'il s'agit de quelque chose que la pandémie peut nous enseigner aussi concernant ce qui offre un soutien réel à cet énigmatique lien social que J.-A. Miller nous a appris à nommer *une École* au sens de Lacan ?

Après la discontinuité, nous réinventons, jour après jour, les façons de poursuivre la délirante tâche d'essayer de nouer, un par un, cette énigmatique jouissance, ce qui maintient l'École vivante.

- 
1. Harari A., « Rêvons-nous toujours autant ? » & Dupont L., « Rêvons un peu », *Rebus*, n°24, disponibles sur le site du congrès de l'AMP 2020, [ici](#).
  2. Congrès de l'AMP Buenos Aires 2020 « Le Rêve. Son interprétation et son usage dans la cure lacanienne », information et textes d'orientation sur <https://congresoamp2020.com/fr/>
  3. Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue, s'aile a mourre », leçon du 14 décembre 1976, texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?*, n°s 12/13, 1977.
  4. Miller J.-A., *Todo el mundo es loco*, Paidós, Buenos Aires, 2015.
  5. Matet J.-D., « Convoqué ! », *Lacan Quotidien*, n° 880, 17 avril 2020, disponible [ici](#).
  6. Naparstek F., « Rêve réel et rêve transférentiel », *La Cause du désir*, n° 104, mars 2020.
  7. Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 11-33.
  8. Brousse M.-H., « Solitude des corps », *Lacan Quotidien*, n° 883, 23 avril 2020, disponible [ici](#).
  9. Lacan J., « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 308.
  10. Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 435.
  11. Jullien F., *Fonder la morale*, Paris, Grasset, 1996.
  12. Brousse M.-H., « Les temps du virus », *Lacan Quotidien*, n° 876, 25 mars 2020, disponible [ici](#).



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**